

MÉDIATISER N'EST PAS REMÉDIER OU LA MÉDIATION N'EST PAS UN REMÈDE

Texte¹ communiqué par

Yves de LA MONNERAYE
Professeur de philosophie, ex-formateur à l'IUFM
NANTES
Décembre 1995

Je dois, si j'ai bien compris la demande qui m'a été faite, vous parler de la médiation corporelle, ce qui n'est guère facile pour moi, car ce n'est pas l'objet sur lequel je travaille. L'abord par lequel je prends les choses est plutôt celui de la parole. J'essaierai pourtant de vous en dire quelque chose en me situant à partir des deux domaines dans lesquels je travaille : celui de la rééducation et celui de la formation des rééducateurs.

La rééducation se caractérise, entre autres choses par le fait que la médiation y est seconde. La rééducation, pour un enfant en difficulté scolaire, n'est pas d'abord un remède, mais une rencontre qui va permettre à cet enfant de médiatiser son rapport à la scolarité ou aux apprentissages ; une rencontre qui va lui permettre, plus profondément encore, de médiatiser son rapport au monde autrement que par ses difficultés ou son échec scolaires. Car la difficulté à apprendre, est déjà une médiation, la seule que le sujet ait trouvée pour dire son mal à être, son mal à vivre. En poursuivant cette piste, je pourrais vous dire, - un peu par provocation ! - qu'une des médiations corporelles qui me paraît la plus évidente, c'est le symptôme.

Le deuxième domaine dans lequel je travaille est celui de la formation des rééducateurs. Ici la question qui se pose est celle de savoir comment former de futurs rééducateurs aux médiations pour qu'ils les utilisent non pas pour entraîner ou exercer l'enfant mais pour l'écouter, pour l'entendre, en acceptant même, si besoin est, de le laisser employer ces fameuses médiations à sa manière, fut-elle subversive.

Rapidement, il est nécessaire de situer le champ de la médiation. Assez curieusement, "immédiat" n'est pas la négation, comme on pourrait le croire de "médiat". Le terme premier dans la langue française est le mot "immédiat" et le mot "médiat" a été créé à partir de lui. Cela nous montre qu'au départ il y a quelque chose de l'ordre de "l'immédiation", mais le mot n'existe pas. En philosophie, on parle de l'immédiateté. Or éduquer consiste à entrer en relation avec l'enfant pour qu'il sorte de cette immédiateté, ou de ce qu'on appelle couramment fusion pour accepter - l'insupportable ! - le passage par des médiations pour exercer sa propre autonomie. Car la liberté de l'être humain est liée à sa capacité de passer de l'immédiat au médiat, c'est-à-dire au fait de "*n'entrer en rapport avec autre chose que par un intermédiaire*" (ce qui est la définition exacte du mot "médiat"). Comme l'écrit Edmond Ortigues, "*pour qu'existent chez les singes de véritables systèmes familiaux, il manque deux choses : l'ancêtre et le don, l'échange de dons entre les lignages. Il leur manque de pouvoir symboliser leurs relations au lieu d'avoir simplement à les vivre*"². Autrement dit, nous tous qui sommes ici, peu ou prou, dans le domaine de l'éducation, c'est-à-dire qui n'avons pas trouvé d'autre moyen de faire le deuil de notre enfance que de nous

¹ Compte-rendu d'une rencontre avec des rééducateurs en psychomotricité. Paru dans la revue de la SFERPM, *Pratiques corporelles*, n° 93, décembre 1991

² M.-C. et E. ORTIGUES, *Comment se décide une psychothérapie d'enfant*, Denoël, p. 147

occuper d'enfants, nous sommes confrontés là au problème majeur de tous nos métiers, qu'il soient de thérapeute, de rééducateur, de pédagogue, etc. Ce qui nous réunit, c'est cette question qu'éduquer un enfant c'est lui apprendre à construire son enfance pour un jour en faire son deuil. Comment faire pour que des enfants deviennent des êtres humains, c'est-à-dire des petits d'homme et non pas seulement des êtres vivants. Et ce qui fait que nous ne produisons pas des "enfants sauvages" mais des êtres humains c'est qu'on ne se contente pas de vivre la relation d'apprentissage avec les enfants, mais qu'on leur apprend à symboliser cette relation. Ce qui caractérise le véritable éducateur et fait de lui autre chose qu'un éleveur c'est qu'il est toujours dans une relation symbolique avec l'enfant.

*
* *

À partir de là, il y a deux pièges et c'est souvent pour ne pas tomber dans l'un que l'on tombe dans l'autre. Celui qui a été à la mode dans les vingt dernières années a souvent été vécu comme un retour à l'authenticité. Il consiste d'une certaine manière à forcer sur l'immédiat parce qu'on avait connu dans les années précédentes un déraillement complet des systèmes de médiation. On en était arrivé à concevoir la symbolisation de manière purement intellectuelle. On avait radicalement séparé le symbole, on l'avait complètement abstrait du vécu. Or on sait que tout intellectualiser, ou entrer dans un système symbolique totalement déconnecté de ce qu'on vit est tout simplement un mécanisme de défense. Ainsi par exemple, une difficulté majeure de bien des intellectuels qui sont en analyse est d'utiliser leur manière de raisonner pour se défendre. Ils savent tout sur leur vie, sur leur enfance. Ils connaissent la raison de leurs symptômes et - grâce à Dieu, si je puis dire - les symptômes ne disparaissent pas. En fait, ils ont créé un système d'explications à côté de ce qu'ils sont.

C'est souvent pour avoir rencontré et subi de telles attitudes intellectuelles - au sens péjoratif - qu'on a pu se jeter à corps perdu dans des attitudes d'immédiateté : on s'est dit qu'il ne s'agissait pas de penser les choses, mais qu'il fallait les vivre. Et on n'a pas vu le piège qu'il y avait là : se proposer comme modèle celui de l'animalité. Or ce qui caractérise l'être humain, c'est qu'il est divisé : il n'y a pas à choisir entre le corps et la symbolisation, la médiation et l'immédiateté. Le problème de tout un chacun est d'assumer les deux de manière aussi harmonieuse que possible en sachant que jamais cela ne coïncidera de manière parfaitement satisfaisante. Sauf peut-être pour ceux qui peuvent trouver le nirvana... mais c'est le résultat d'une longue ascèse dont nous ne sommes pas tous capables ! Cette division c'est tout simplement l'idée que nous sommes soumis à la médiation et que c'est cela qui fait de nous des êtres humains. Cette médiation est avant tout le - langage. En ce sens, pour reprendre la formule de Lacan : nous sommes des "parlêtres". Nous sommes traversés par le langage et nous ne pouvons atteindre l'être absolu comme en rêvait la philosophie classique.

*
* *

Ici, deux mots sur la fonction de la parole qui est souvent suspectée parce qu'on la confond avec le discours. Or la parole n'est pas le discours. Un perroquet peut répéter un discours. Peut-être est-ce cela la parole déconnectée du vécu : du discours. Je vous signale à ce propos le très beau livre de Jacques Ellul, *La parole humiliée*³. Son idée est que notre civilisation tend de plus en plus vers l'image avec tous les risques de l'immédiateté et dédaigne la parole. Ce qui est tragique car la parole nous oblige à respecter la liberté de l'autre et à vivre de manière autonome. Certes, il y a des dégradations de la parole, il y a même des formes grammaticales de l'irrespect de l'autre,

³ Jacques ELLUL, *La parole humiliée*, Seuil.

telle la forme impérative qui oblige l'autre "impérativement" à se soumettre. Mais même en ce cas, on remarque la plupart du temps que le seul usage de la langue ne suffit pas pour aliéner l'autre : l'usage de l'impératif est accompagné du coup de force qui consiste à parler plus fort. Ou au contraire plus bas : je connais des enseignants qui savent faire régner une terreur dans leur classe sans élever la voix !

L'essentiel de la parole, c'est qu'elle n'existe pas sans sujet. Il peut y avoir des discours sans sujet. La parole nécessite toujours deux sujets : l'un qui parle et l'autre qui réagit à cette parole en l'acceptant ou en la refusant. C'est pourquoi l'être humain est dans l'ordre de la vérité et pas seulement dans celui de la réalité. Il peut faire semblant d'accepter la parole de l'autre pour avoir la paix et il pense ce qu'il veut intérieurement. Ceci est tout à fait fondamental pour nous éducateurs. Car que demandons-nous aux enfants ? : d'avoir une parole transparente qui a perdu toute fonction médiatrice ou une parole qui nous échappe mais leur permette de sauver leur liberté. Beaucoup d'enfants qui vont mal et souffrent sont des enfants qui croient qu'il faut choisir entre soi et les autres et que si on doit dire oui à l'autre on n'a plus d'existence personnelle. C'est alors qu'ils créent des médiations symptomatiques, parce que là au moins, on n'en vient pas à bout. Il y a quelque chose de très positif dans le symptôme, on n'y pense pas assez souvent. C'est une création inconsciente du sujet dont on ne peut venir à bout par des procédés se référant uniquement au conscient. Entre un enfant qui ne comprend rien à la lecture malgré tous les efforts que non seulement je fais pour lui apprendre à lire, mais tous les efforts qu'il fait lui-même, entre cet enfant donc et moi, il y a ce hiatus, cet écart, ce ratage dont nous ne pouvons venir à bout par notre seule bonne volonté. Et aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est la preuve de son autonomie. Si donc nous voulons aider cet enfant, le seul moyen est de considérer son symptôme comme une création qui lui est personnelle et qu'il ne s'agit pas de réduire dans l'immédiat car elle lui est nécessaire.

Comment donc l'aider ? En lui parlant, ou plus exactement en nous mettant en situation avec lui de jouer le jeu de la parole. La parole nécessite d'abord des inter-locuteurs, c'est-à-dire des sujets qui se respectent, qui s'appellent, qui vont échanger, qui vont se comprendre et parfois ne pas se comprendre. Cette incompréhension, bien loin d'être quelque chose à faire disparaître, est le signe que nous sommes dans le registre humain. En effet l'autre m'échappe par son incompréhension, ou mon incompréhension à son sujet. Ce n'est guère agréable, j'en conviens. Et pourtant, si le monde n'est pas idéal, il vaut peut-être mieux que le monde utopique dont nous rêvons tous. L'histoire se charge de nous le rappeler périodiquement, lorsque l'utopie se réalise, c'est l'enfer. Celui qui ne correspond pas à l'idéal utopique doit disparaître, car son anormalité met en péril l'ensemble de la communauté. On identifie le sujet à son anormalité et il doit disparaître.

L'autre aspect essentiel de la parole, je l'ai évoqué tout à l'heure, est qu'elle institue l'ordre de la vérité qui vient en quelque sorte s'inscrire sur l'ordre de la réalité. "*La parole*, dit Jacques Ellul, *est cet événement prodigieux où la liberté des deux est respectée. A la parole je puis opposer la parole. Ou faire la sourde oreille*". Il y a là quelque chose qui est de l'ordre du don de réciprocité. Je ne donne pas ma parole seulement en parlant à l'autre, mais en l'écoutant, je lui donne ceci : ce qu'il dit prend valeur de parole. Il nous faut avoir tout cela en tête quand nous sommes avec des enfants. Nous n'avons pas à les assigner à nous dire ce qu'ils pensent, mais plutôt de par notre attitude ils ont à découvrir qu'ils doivent quand ils le veulent - et seulement quand ils le veulent - dire ce qu'ils pensent.

Alors peut jouer cet autre aspect essentiel de la parole qui est de créer de l'inattendu. C'est un des aspects les plus difficiles à mettre en œuvre dans la relation enseignante, que de faire une place à l'inattendu dans la parole de l'élève. Les situations de contrôle dont on fait grand cas, en les théorisant selon la mode actuelle des sciences de la communication sous le nom de feedback sont un véritable désastre de ce point de vue. Y a-t-il situation plus folle que de demander à quelqu'un

quelque chose que l'on a et qu'il sait que l'on a ? Y a-t-il quelque chose de plus aberrant que de demander à un enfant combien font deux plus deux alors que nous connaissons la réponse ? Et pourtant nous mettons tout le temps les enfants dans ces situations de folie. Qu'il soit nécessaire dans la pratique pédagogique - de temps en temps ! - d'avoir des moments que l'on consacre à la vérification des savoirs de l'enfant, je n'en disconviens pas. Mais que ces activités de contrôle deviennent le moteur des apprentissages et on arrive à la catastrophe que l'enfant renonce à se comporter en sujet intelligent. Il n'apprend plus pour découvrir le monde mais pour réciter sa leçon et avoir une bonne note. On pervertit ainsi complètement le système. Sans compter les dégâts pour le psychisme du sujet que l'on oriente vers la voie obsessionnelle, celle de toujours répéter à la perfection ce que dit le maître... sans jamais y arriver vraiment.

Il est essentiel dans l'éducation des enfants qu'ils rencontrent en face d'eux des sujets parlant et non des sujets discourant ou pérorant, des sujets qui assument la fonction de la parole et témoignent qu'ils ne sont pas dans l'immédiateté. Ainsi, par exemple, ce que je pense est déjà trahi par les mots que j'emploie. De plus mon interlocuteur ne comprend pas complètement ce que je dis car il l'entend en fonction de son histoire personnelle, de sa connaissance de la langue et de son système de pensée. Parler, c'est s'obliger à passer par toutes ces médiations qui font que l'on ne se comprend pas immédiatement, et que l'on ne se comprendra guère qu'à moitié.

Autre exemple, celui de l'apprentissage de la lecture. Dans les multiples polémiques sur le sujet, me paraissent avoir saisi quelque chose d'essentiel ceux qui disent que l'enfant a déjà une activité intellectuelle par rapport à la lecture bien avant le C.P. Évidemment ce n'est pas un enfant lecteur, mais il est sujet potentiellement lecteur qui a déjà dans son histoire des rapports avec la lecture. Tout ce qu'on lui apprend vient comme un savoir nouveau par rapport à cette histoire qui le constitue. D'où le danger extrême chez les enseignants du mythe de la terre vierge, qui considère que l'enfant quand il débute ses apprentissages est un zéro comme élève. Comme s'il ne savait rien. En fait il sait des tas de choses qu'il va devoir ordonner, réaménager, éventuellement contester en fonction des savoirs nouveaux que l'on va lui apporter. L'apprentissage c'est cela : à chaque fois apprendre du nouveau, c'est réaménager l'ancien plus ou moins et parfois faire un peu le deuil de l'ancien. Pensons à Bachelard et ce qu'il appelait "*la philosophie du non*". Il ne peut y avoir d'avancée scientifique si on ne renonce pas à la première expérience. Que l'on doive se détacher de la première expérience n'implique pas cette conséquence pédagogique idiote que l'on doive faire table rase des premières expériences conceptuelles de l'enfant. Notre boulot si nous voulons aider les enfants à apprendre à penser n'est pas de faire table rase de ce qu'ils savent – leurs soi-disant faux savoirs, mais de leur donner les éléments nouveaux qui vont leur permettre de faire le deuil de leur savoir premier. Or un deuil ne se fait jamais de l'extérieur, il se fait par le sujet lui-même dans la relation positive qu'il entretient avec l'extérieur.

*

* *

Venons-en à la rééducation, ce qui nous oblige à nous demander ce qui caractérise l'être humain souffrant. Depuis Freud, nous savons qu'il n'est pas d'une essence différente de l'être humain normal. Il y a même une "*psychopathologie de la vie quotidienne*". Autrement dit l'être normal est celui qui a toutes les possibilités "pathologiques" ordinaires d'être au monde et de désirer. Ce qui caractérise la normalité, c'est la plasticité des tendances, c'est l'ouverture maximale, alors que la pathologie se repère par la fermeture et l'exclusivité d'une tendance. Ainsi, le sujet pousse à fond de manière élective une tendance "ordinaire" et devient obsessionnel ou hystérique, etc., en excluant tout le reste. Ce qu'il y a de commun entre le thérapeute et le rééducateur, mais aussi tout éducateur qui se rattachent à cette conception psychanalytique, c'est cette idée que pour eux l'être souffrant qui leur fait face est l'inventeur d'une solution qui ne tient pas bien debout, c'est-à-dire une solution pour à la fois entrer en relation avec les autres et se séparer d'eux. Mais

cette solution n'arrive pas au résultat escompté, elle ne permet ni un véritable lien, ni une véritable séparation, c'est pourquoi elle est symptomatique.

Le drame de la voie symptomatique est qu'elle crée la dépendance totale. Pire, elle déclenche chez l'autre ce qu'on pourrait appeler un réflexe de fusion ou réflexe d'immédiateté. "*Le pauvre petit, on va le soigner*". On va faire disparaître son symptôme. Pour cela il y a au moins deux voies, celle de l'acharnement thérapeutique et celle de l'acharnement pédagogique. Cette dernière a une variante très prisée de nos jours, c'est l'acharnement cognitif. Le ressort de ces formes d'acharnement est que la non-reconnaissance du sujet ou sa méconnaissance si vous préférez est systématisée. On le considère comme soumis à ce qui lui arrive et surtout pas comme créateur de ce qui lui arrive. Il faut le "traiter" et extraire le mal, l'erreur, etc. J'ai connu un rééducateur qui prétendait qu'avec je ne sais plus quelle méthode il pouvait arriver à apprendre à lire à tout enfant quelle que soit sa difficulté. J'ai toujours espéré qu'il mentait ! Car enfin, s'il disait vrai, cela aurait été la preuve qu'il réussissait à ne plus avoir de sujet en face de lui. On peut peut-être toujours arriver à faire d'un enfant un lecteur - à condition de ne pas trop chipoter sur ce qu'on appelle lecteur -, mais si cet enfant a une raison essentielle qui l'empêche de lire il lui faudra inventer autre chose. Cela est si connu, qu'on l'appelle déplacement de symptôme. Or cela n'est pas anodin : tout déplacement de symptôme est en fait une aggravation du mal à être du sujet. La raison en est simple : s'il avait dû inventer un symptôme pour se protéger et qu'on le pousse dans ses retranchements en lui supprimant sa création inconsciente, il est obligé d'inventer quelque chose d'encore plus protecteur et qui va l'éloigner encore plus de nous. Nous, les normaux !

*

* *

La rééducation s'inscrit, me semble-t-il, en rupture avec cette logique de la remédiation quel que soit le nom qu'on lui donne. Le rééducateur se conçoit avant tout comme un médiateur, celui qui incarne dans sa relation avec l'enfant la fonction médiatrice de la parole humaine. Un médiateur qui s'interdit d'intervenir dans la réalité. Sa salle de travail n'est pas un camp de rééducation mais un lieu de représentation de ce qui est en jeu dans l'éducation. Nous pouvons imaginer la salle de rééducation comme une scène où l'enfant va rejouer avec son rééducateur ce qu'il n'a pas compris du jeu de la vie tel qu'il s'est mis en place dans son histoire. Pour cela il est évidemment essentiel que la rééducation ne soit jamais considérée comme une éducation nouvelle qui se substituerait à l'éducation première. Le rééducateur vient toujours en second, mais il n'est là que comme le passeur dont on se séparera dès que les choses seront jouées. Tel est le sens du travail de médiation.

On peut parler de la rééducation comme d'une représentation du passage de l'immédiateté à la médiation. Il s'agit en fait de mettre en jeu ce qu'on appelle classiquement le passage de la relation duelle à la relation triangulaire. On sait qu'un enfant ne peut accéder à cette dernière que si ses parents - ou qui en tient lieu - se reconnaissent l'un l'autre dans cette relation où aucun des deux n'est tout pour l'enfant, ce qui implique d'une certaine manière - pour aller vite ! - que ce que fait l'un, l'autre se l'interdise. Le premier grand médiateur c'est la mère en ce sens qu'elle a une relation immédiate à l'enfant et que cette relation est traversée par le désir qu'elle a pour le père. C'est elle qui dit : "*Ton père est désirable. Plus que toi par-dessus le marché !*"... Je ne vais pas vous raconter tout l'Oedipe, mais c'est cela qui est en jeu et qu'il nous faut avoir en tête quand l'enfant nous met en séance dans des positions maternelles qu'il nous faut jouer avec lui. Et c'est bien de jeu qu'il s'agit et non de réalité, car si nous nous prenons à un moment donné pour la vraie mère, ou pour une meilleure mère que sa propre mère nous ne lui permettons pas de jouer la relation triangulaire. Nous le bloquons dans la relation duelle.

Un des pièges inconscients qui se présente à l'enfant pour éviter la question oedipienne est de penser que le père est meilleur que la mère. Une super-mère en quelque sorte, toute puissante, qui échapperait à la castration symbolique, comme nous disons dans notre jargon. C'est le drame de ceux qu'on appelle aujourd'hui les "*nouveaux pères*" que de vouloir tenir une telle place. Tout faire à soi seul pour suffire à son enfant ! Comme c'est aussi le rêve de la mère phallique, je vous laisse imaginer l'autonomie qui resterait à un enfant s'il était affublé de tels parents. Heureusement ce ne sont que des rêves et l'enfant ordinaire a vite fait de découvrir qu'aucun des deux n'est parfait et que pourtant tant bien que mal ils tiennent leur place et ne confondent pas tous les registres. Il est vrai parfois hélas que pour certains enfants les choses sont plus compliquées. C'est pour eux que l'on a inventé cet artifice - car ce n'est qu'un artifice - qu'est la rééducation. Artifice nécessaire pour que les choses puissent non pas se jouer, à mon avis elles sont jouées, mais se mettre en scène pour que le jeu premier qui a abouti à la souffrance, au mal être, soit relativisé par la découverte d'autres manières de jouer ce même jeu.

Pour permettre cela il est bien évident qu'il vaut mieux ne pas se prendre comme meilleur que celui qui nous a précédé auprès de l'enfant, meilleure mère, meilleur père, meilleur instituteur, meilleur je-ne-sais-quoi. Et tout un travail préalable de reconnaissance des partenaires de l'enfant est nécessaire. Le premier travail du rééducateur est de considérer le demandeur. Il en est de même pour le thérapeute. Ce qui caractérise la plupart des demandes d'aide d'enfants, est que c'est un adulte qui est le premier demandeur. Encore faut-il reconnaître cet adulte comme un interlocuteur essentiel de l'enfant. C'est avec lui que l'on va mettre en jeu les premiers éléments d'une relation triangulaire. C'est ce que j'appelle mettre en scène l'interdit de l'inceste. L'interdit de l'inceste, c'est d'abord l'interdiction de confondre les générations. Un enfant n'est pas un égal pour un adulte, ou alors il faut entendre que c'est un égal au sens kantien, c'est-à-dire un égal en dignité, un être humain à part entière quoique psychologiquement, économiquement, etc., ce soit un enfant.

Il est tragique pour un enfant de s'adresser à lui d'emblée comme à un partenaire. Or dans notre société, la seule manière de manifester à un enfant qu'on le considère à la fois comme sujet et comme enfant est de clairement lui signifier qu'on ne peut pas faire n'importe quoi avec lui et que pour travailler ensemble il nous faut l'autorisation de ses parents. De plus cet enfant qui peut-être entreprendra une rééducation dans le cadre de l'école n'est pas seulement un enfant souffrant, c'est aussi un élève qui va mal. C'est pourquoi le premier interlocuteur du rééducateur est l'enseignant qui a demandé une aide et qu'il faut reconnaître dans sa fonction enseignante. Le deuxième interlocuteur adulte, ce sont les parents. Il est absolument essentiel que l'enfant sache que le travail de rééducation qui lui est proposé, ce travail qu'on peut lui expliquer très simplement, est autorisé par ses parents. "*Avant d'être pour moi un enfant en rééducation, tu es l'enfant de tes parents et l'élève de tel enseignant*", voilà ce qu'est la mise en scène de l'interdit de l'inceste. Si ceci est bien en place on peut alors rencontrer l'enfant en toute sécurité et faire connaissance avec lui pour savoir s'il a besoin d'une rééducation, s'il en voit l'utilité et s'il a la volonté de l'entreprendre. On peut à ce niveau, on doit même, lui demander son avis et lui laisser toute liberté de décision personnelle. Ce que l'on essaie ici de lui faire découvrir, c'est la relativité de la liberté comme condition de son autonomie. "*Tu es un enfant, mon pauvre vieux ! Tu ne peux donc faire tout seul ce que tu veux. Puisque tu es à l'école il me faut l'accord de ton maître. Je verrai aussi tes parents pour qu'ils t'autorisent à faire ta rééducation et qu'ils m'autorisent à t'écouter. Mais de toutes façons personne d'autre que toi ne décidera à ta place et tu ne feras une rééducation que si tu le veux.*" Voilà en substance ce que l'on dit pour mettre en jeu dès le démarrage, ce qui est paradoxal pour un enfant, à la fois qu'il est soumis à la génération qui le précède et qu'il a son mot à dire et que ce mot sera respecté.

*

* *

Comment présentons-nous à l'enfant ce qu'est la rééducation et lui proposons-nous de travailler ? Il me semble, que sur le fond il faut être très clair. *"Tu es là pour que tu puisses arriver à parler de ce qui est difficile à dire et il y a des tas de moyens de se parler autres que la parole"*. Nous retrouvons ici la question de la médiation, plus couramment repérée sous la forme du matériel. Je me rattache bien volontiers à l'idée - absolument inapplicable ! - de Chassagny⁴ : *"Pas de matériel de la classe"* en salle de rééducation. J'ajouterai, pas de matériel non plus qu'un enfant puisse avoir à la maison. Autrement dit, le vide complet, puisque aujourd'hui entre la classe, la maison et les nombreux centres de loisirs les enfants ont tout le matériel possible à leur disposition. Ce que je veux dire par là, c'est qu'en rééducation il n'y a aucun matériel, donc aucune médiation, qui soient pris au sérieux parce qu'ils auraient des vertus spécifiques. Tout ce qui est proposé dans la salle n'est qu'élément pour se représenter les choses, pour faire semblant, pour parler. De la même manière que Françoise Dolto disait : *"Tout est langage"*, nous pourrions dire que tout matériel en salle de rééducation est bon pour parler.

En théorie, n'importe quel matériel peut faire l'affaire. A la réserve près suivante - et ceci me permet de faire le lien avec la formation - que pour mettre toutes les chances de son côté, un rééducateur doit savoir parler les langues qu'il propose aux enfants. Autrement dit, il importe de choisir avec attention les médiations que l'on met à la disposition des enfants. On doit être à l'aise avec elles pour les utiliser à se parler. Par exemple, si je suis à la fois passionné de rugby et radin quant à mon matériel, je ne pourrai pas supporter de voir un enfant détruire "mon beau ballon" pour regarder le mystère caché qui se trouve à l'intérieur. Comment pourrais-je écouter l'enfant en ce cas et l'aider à exprimer son angoisse ? Alors mieux vaut ne pas avoir de ballon de rugby ! Le matériel que nous mettons à disposition de l'enfant en salle de rééducation ce sont des signifiants qu'il utilisera comme il voudra ou comme il pourra. Nous essayons de faire découvrir à l'enfant qu'avec ces signifiants il peut construire des récits, et pour cela il ne faut pas que ces signifiants soient pour nous des signifiés. Si un ballon, pour nous, est absolument un ballon, nous ne pourrions jamais entendre - ni permettre d'ailleurs - que l'enfant puisse l'utiliser comme un corps que l'on caresse, un ventre que l'on ouvre, ou n'importe quoi encore.

*

* *

J'en viens rapidement, puisque le temps presse, à la formation. Comment former quelqu'un à devenir médiateur ? Le premier point, je l'ai évoqué tout à l'heure, c'est de l'aider à travailler la question du deuil de sa propre enfance, pour qu'il ne continue pas à rester en état d'enfance permanente avec les enfants qui viennent en séance. La difficulté inhérente au métier de rééducateur c'est d'être clairement séparé de sa propre enfance pour accepter de vivre à nouveau avec un enfant souffrant le jeu de l'épreuve si difficile de la séparation. Le second point est de faire découvrir au rééducateur que la forme ou le contenu de la médiation en rééducation comptent peu. Ce qui compte c'est l'opération médiatrice par elle-même. C'est pourquoi on ne forme pas un rééducateur en ce domaine comme on forme un pédagogue, un éducateur ou un moniteur d'atelier. En même temps qu'on lui apprend à découvrir les caractéristiques spécifiques de la médiation, on lui apprend qu'elle n'a pas en elle-même de vertus propres du point de vue de la rééducation. Par exemple le travail du clown peut être médiateur pour un rééducateur, et pourtant il ne le sera que si le rééducateur n'y tient pas plus que cela et laisse l'enfant tout à coup utiliser le personnage du clown qu'il jouait pour le transformer en maître. Tout à coup, au beau milieu de la séance il n'est plus le clown mais véritablement le maître, le maître fantasmatique qui le terrorise et qui fait qu'il ne va pas bien. Pour que cela soit possible il faut que le rééducateur ne soit pas choqué ni perturbé par cette subversion de la médiation par l'enfant.

⁴ Claude CHASSAGNY, *Pédagogie relationnelle du langage*, P.U.F.

Les médiations corporelles sont les plus problématiques du point de la formation, parce que ce sont les médiations les plus proches de l'immédiateté. La difficulté n'est pas que les stagiaires, à quelques exceptions près, refusent ces médiations corporelles, mais qu'au contraire ils en font leurs délices et qu'ils ont une envie forcenée de partager la découverte qu'ils ont faite à leur niveau de ces médiations, de la faire partager aux enfants. C'est fondamentalement ce que doit faire un enseignant, un éducateur ou un animateur. C'est ce que doit s'interdire un rééducateur, sinon il entraîne l'enfant dans une dépendance et dans une régression car il en fait l'objet de son désir. Il faut dire qu'il y a la défense inverse, celle des deux ou trois exceptions que j'évoquais, c'est la défense rationnelle. Il s'agit de sujets qui ne veulent surtout pas se confronter à ces médiations et qui se réfugient dans le discours, les analyses sauvages de situations, etc. La difficulté de la formation est d'arriver à mener de pair ces deux approches : découverte personnelle de médiations et réflexion théorique sans choisir entre les deux. Il est évident que c'est par le corps, au départ, qu'on entre en relation avec autrui. En même temps, sous peine d'aliénation cette relation entre deux sujets humains doit être médiatisée par la parole. La formation consiste à travailler avec les futurs rééducateurs sur la manière dont ils vivent leur division interne, la division entre leur manière de penser et leur manière de vivre leur corps. Comment les aider à partir de là à établir une rencontre avec l'enfant dans une relation qui ne soit pas de transmission - le rééducateur n'a rien à transmettre ni à enseigner - mais d'écoute et de mise en scène ?

Le problème qui se pose à nous en formation est de mettre en œuvre un dispositif qui soit cohérent par rapport à ce que nous voulons enseigner, et pour ce qui nous concerne un dispositif où il y ait des médiations véritables entre formateurs et formés. Ainsi par exemple essayons-nous d'enseigner la relaxation de manière aussi peu inductive que possible. L'essentiel des séances de formation à la relaxation consiste pour le formateur à parler avec les stagiaires de la relaxation qu'ils font seuls chez eux et du travail qu'ils font avec les enfants. Ce dernier point m'amène à dire quelques mots de ce qu'on appelle la formation pratique. On ne peut former des rééducateurs de manière purement intellectuelle, c'est pourquoi dans le centre où j'exerce, nous avons clairement choisi : dès le début de l'année les stagiaires ont la responsabilité de rééducations. Comment donc travailler avec eux de manière médiatisée ? En travaillant avec eux sur leur seule parole. Nous avons fait ce choix de ne jamais aller les voir en situation. Ainsi ils sont en pleine responsabilité avec l'enfant pendant la séance. Par contre ils travaillent avec leur formateur sur leur propre parole concernant ce qu'ils ont vécu, entendu et dit durant la séance. On peut même lorsqu'une co-animation est possible travailler sous forme de jeu de rôle. Sous la direction d'un formateur un jeu se fait sur la séance ou la situation dont le stagiaire veut parler. Ensuite avec l'autre formateur qui a assisté au jeu sans intervenir, se fait l'analyse de la séance ou de la situation proposée, mais en aucun cas l'analyse du jeu lui-même. Ce qui nous importe dans ce dispositif, c'est que l'analyse de la situation vécue sous forme de jeu avec le stagiaire ne soit pas faite parce qu'elle appartient au sujet, de façon à s'assurer qu'elle ne porte jamais que sur la parole du sujet en formation. Il y a une chose qu'oublient trop les gens qui ne sont pas psychanalystes, c'est qu'il n'y a d'analyse que de la parole de l'autre. C'est bien parce qu'on s'interdit de savoir - donc aussi de voir - dans la réalité ce que vit un sujet que l'on peut écouter vraiment ce qu'il dit. C'est ce dire qu'il nous faut préserver en formation comme en rééducation car lui seul est véritablement médiateur.

*

* *

La rééducation peut se concevoir comme le parcours qu'accomplit un sujet pour passer d'une division souffrante, d'une division pathologique à la division constitutive du sujet. Cette division c'est tout simplement la division entre le corps et l'esprit, entre le conscient et l'inconscient, entre ce que je voudrais faire et ce que j'arrive à faire, etc. La rééducation c'est le parcours qui mène le sujet souffrant d'une forme de division peu supportable ou insupportable à la division normale que je viens d'évoquer qui est celle de tout être humain. Or dans ce parcours on se heurte à la difficile

question de la séparation. La séparation fondamentale qui donne sens au parcours est celle de la séparation de sa propre enfance telle qu'on l'imagine. Cela c'est le parcours qu'accomplit tout enfant et qui fait de lui un homme ou une femme.

La rééducation pour l'enfant est la représentation, la mise en scène renouvelée de ce parcours en la vivant avec le rééducateur qui l'accompagne. C'est pourquoi se joue, ou plus exactement se rejoue, dans toute rééducation la question de la séparation. Il y a ici deux aspects à distinguer, celui de la réalité et celui de la vérité. Dans la réalité la séparation est toujours déjà jouée quand un enfant arrive en rééducation, mais pour diverses raisons elle ne produit pas les effets de vérité qui permettraient à cet enfant de se sentir bien dans son être. Le parcours ré-éducatif se présente donc comme une re-présentation de cette question mal résolue. On y joue comme du "pas vrai", pour reprendre l'expression qu'emploient les enfants pour dire "pas réel", une séparation entre l'enfant et le rééducateur en une mise en scène symbolique. En fait c'est du - "pas réel" que l'on institue pour faire découvrir – ou redécouvrir – l'ordre du vrai. Or pour cela il faut qu'une relation très précise soit possible entre l'enfant et le rééducateur. Je ne puis entrer dans les détails de ce qu'on appelle le transfert, mais je dois l'évoquer ici à propos de la difficulté inhérente à la formation du rééducateur. Comment l'aider à accepter d'être celui qui va vivre toutes ces aventures difficiles que l'enfant va mettre avec lui en scène au cours des séances ? Le rééducateur est en effet celui qui remet en jeu à chaque fois sur la scène rééducative le deuil qu'il a fait de sa propre enfance, alors que la plupart des adultes ordinairement – et heureusement – n'ont pas cette préoccupation dans leur horizon quotidien.

DÉBAT

Question de la salle :

Il me semble que faire le deuil ce n'est pas uniquement faire le deuil par rapport à l'enfance, mais aussi faire le deuil de l'adulte. Ce qui m'intéresse c'est que cela ne s'arrête pas, l'enfant devient adulte et l'adulte doit faire le deuil à un certain moment d'un certain point de vue de la vie, d'une certaine façon de voir les choses, pour pouvoir aussi aller plus loin. Il y a donc quelque chose qui cesse. Qu'est-ce que cela veut dire faire le deuil ? On ne cesse pas de faire le deuil.

Y.M.

J'appelle cela faire le deuil de son enfance, mais d'une certaine manière cela n'est jamais définitif. On construit bien des choses comme adulte pour maintenir quelque de son enfance. On n'en a jamais fini avec son enfance, c'est une des choses les plus fondamentales que nous ait appris la psychanalyse. En ce sens il n'y a pas de psychologie de l'enfant, mais il y a toujours un enfant qui demeure en l'adulte. Plus exactement l'être humain commence par être enfant, à partir de quoi il se construit en substituant du nouveau à de l'ancien. Mais l'ancien heureusement ne disparaît jamais complètement. Et l'ancien c'est l'enfance.

Question de la salle :

De quelle enfance parlez-vous ? De quel deuil ?

Y.M.

De l'enfance subjective. Ce n'est pas l'enfance sociale ni l'enfance réelle, mais le mythe que le sujet s'est créé⁵.

Question de la salle :

⁵ « *Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?* » Cette phrase magnifique de SAINT-JOHN-PERSE me revient en relisant ce passage du débat.

N'y a-t-il pas un certain abus de formulation à dire que faire le deuil de son enfance serait une visée de l'éducation et de l'initiation ? Alors que peut-être une des visées de l'éducation et de l'initiation scolaires est de permettre aux enfants d'être pleinement des enfants pendant toute la durée de leur scolarité. La question à poser est peut-être celle-là avant celle du deuil au niveau des principes de la formation des maîtres, des parents. Comprendre quelle part on réserve à la possibilité pour l'enfant, que ce soit subjectif ou social ou n'importe quoi, d'être pleinement et de vivre pleinement son enfance. Ce contre quoi l'école est pratiquement organisée de manière systématique.

Y.M.

Je ne suis pas sûr de vous suivre complètement. Là où je suis assez d'accord avec vous c'est sur l'analyse que vous faites de la place que l'école donne à l'enfance. Par contre je ne crois pas que l'on vive pleinement son enfance. Il me semble que c'est un mythe que nous avons nous, adultes, que l'enfance serait un moment de bonheur que nous n'avons plus et qu'il nous faut donner à ceux (les enfants) que nous ne sommes plus. Très tôt le jeune enfant, dès qu'on ne lui donne plus le sein ou le biberon comme il en a envie, commence à se confronter à la frustration et se trouve obligé de construire quelque chose qui est la preuve qu'il commence à faire son deuil. Vous connaissez le fameux jeu de la bobine⁶, relaté par Freud, le "Fort - Da". Si l'enfant se met à jouer au jeu de la bobine, c'est parce qu'il a trouvé là une invention symbolique pour oublier qu'il n'est pas tout puissant. En même temps cela lui donne une autonomie extraordinaire qu'il n'avait pas auparavant. Là où je vous suis, c'est que je crois que socialement nous avons un mépris de l'enfance qui empêche un certain nombre d'enfants de faire leur deuil, car il est évident que l'on ne peut faire le deuil que de quelque chose qui a existé. Ce deuil c'est celui du temps où comme enfant on était soutenu par le regard, le désir de l'adulte et qui donnait envie et raison de vivre. Mais plus encore que le mépris de l'enfance, notre société a le mépris du sujet. Et peut-être est-ce là que je ne vous suis plus tout à fait, en ce sens que je me méfie des conceptions idylliques de l'enfance parce qu'elles ne laissent pas au sujet la possibilité d'exprimer la division qu'il ressent intérieurement. Tout enfant sait qu'il y a des moments où il est heureux et d'autres où ça ne va pas. Certains essaient d'exprimer aussi leurs malheurs, leurs angoisses, leurs déceptions, leurs tristesses et rencontrent parfois un entourage qui refuse cela considérant qu'un enfant ne vit rien de sérieux en ce domaine... parce que ce n'est qu'un enfant. Alors ils se taisent, n'utilisent plus la parole. Et tout d'un coup, "ça" s'exprime, c'est-à-dire que le corps s'exprime. Par exemple l'enfant a mal au ventre le matin avant de partir à l'école. Le problème des parents est de savoir s'il a vraiment mal ou non. S'il a un réel mal de ventre on le garde à la maison sinon on l'envoie à l'école et en plus il se fait engueuler pour avoir fait la comédie. Cette logique est terrible car est beaucoup plus avancé dans la voie de l'humanisation et de l'autonomie l'enfant qui n'a pas mal au ventre et cherche à le faire croire pour exprimer sa difficulté que celui qui a réellement mal au ventre, car ce dernier est, pour ainsi dire, parlé par son ventre. Et c'est cela qui marche auprès de l'entourage : en étant parlé par son symptôme on arrive mieux à ce que l'on veut qu'en parlant soi-même ! En ce sens, quand nous disons, en rééducation ou en thérapie, que nous considérons que le symptôme parle, nous voulons dire que le sujet parlant n'existe plus qu'en se présentant comme objet de son symptôme et que tout notre effort va être de le considérer comme sujet, entre autres choses, de ce symptôme. Nous lui signifions en quelque sorte : *"malgré les apparences, c'est toi qui a construit cela, et ce que je te propose, c'est d'entrer en relation avec toi dans une langue qui m'est en bonne partie étrangère. A partir et au-delà de ta difficulté nous allons essayer de nous parler, car si j'ai*

⁶ Il s'agit d'un jeu que Freud avait observé chez son petit-fils alors qu'il avait 18 mois et qu'il relate dans *Au delà du principe de plaisir*, texte que l'on trouve dans les *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, pp. 16-20. Le jeu consiste pour l'enfant à jouer avec une bobine attachée au bout d'une ficelle. Il la lance par-dessus son lit et, tandis qu'elle disparaît, prononce avec satisfaction le son "o-o-o-o", qui signifie en allemand "Fort", que l'on peut traduire par "loin". Puis il tire la ficelle en ramenant à lui la bobine et s'écrit joyeusement "Da !", c'est-à-dire "Voilà !". Il répète le jeu inlassablement avec plaisir. Freud y voit la reproduction par l'enfant, avec les objets qu'il avait sous la main, des scènes de disparition et de réapparition de sa mère, scènes qu'il devait subir dans la réalité, mais dont il pouvait se rendre maître dans son jeu

quelques idées sur ce que signifie en général le mal de ventre, de ton mal de ventre à toi je ne sais rien".

Question de la salle :

Je voudrais savoir jusqu'à quel point on pourrait considérer qu'il y a un territoire du travail de formation qui devrait être intégré dans la formation des enseignants eux-mêmes et non dans celle d'un corps spécialisé attiré comme réparateur. Pourquoi cette obligation de former des spécialistes et ne peut-on pas considérer que ces formations à la dynamique de groupe, ou à la relation individuelle, ou à la mise en œuvre de l'expression esthétique, relèvent de la formation normale des enseignants ?

Y.M.

Il faudrait en effet former les enseignants de manière à leur permettre d'assumer leur division personnelle tout en sachant tenir leur place et être repérant. La solution que vous proposez est attrayante par certains côtés, dangereuse par d'autres. Le danger principal est de donner encore plus de pouvoir à l'enseignant sur l'enfant, ce qui accentue la relation duelle. En fait l'important est ce qui échappe à l'enseignant dans une relation triangulaire. Il n'est pas souhaitable que des enseignants écoutent trop en même temps qu'ils enseignent. Par contre il est nécessaire qu'ils se connaissent dans ce que j'ai appelé leur division personnelle et qu'ils sachent aussi que l'enfant est un sujet divisé. Il leur faut savoir en particulier passer la main à quelqu'un d'autre quand ils sont confrontés à un enfant qui souffre scolairement dans leur classe, surtout s'ils font intelligemment tout ce qu'ils peuvent pour cet enfant. Intelligemment, cela veut dire que l'enseignant a organisé sa classe de manière triangulaire et avec des médiations. Mais à un moment donné, pour certains enfants, cela ne suffit plus. Il faut passer à autre chose et l'enseignant doit accepter que quelqu'un d'autre que lui exerce la fonction d'écouter ces enfants et que cela lui échappe. Autrement dit, il accepte de s'adresser à un tiers. Rien n'est plus dangereux pour un enfant en difficulté que le fait que tous les adultes qui gravitent autour de lui se mettent tous d'accord. On se met tellement d'accord entre adultes pour aider cet enfant en le cadrant qu'il n'a plus aucun espace de liberté. Ce que je propose est radicalement différent, c'est que rééducateur, enseignant et parents se reconnaissent chacun dans leur fonction. Chacun se reconnaît le droit et le devoir d'exercer sa fonction, s'interdit donc d'exercer celle de l'autre, ce à partir de quoi une place existe pour l'enfant, place potentielle qu'il occupera quand il le voudra et comme il le pourra.

DÉBUT

▲
▲ ▲
site <http://probo.free.fr>